Les folies compulsives

« *C'est plus fort que moi !* » : ce cri du cœur ouvre la réflexion résolument contemporaine de Vincent Estellon sur les folies compulsives, ces singulières folies qui condamnent d'autant plus drastiquement le sujet à un « faire » que jamais la satisfaction n'est susceptible de venir en interrompre la démesure. La force de ce livre tient dans son objet même : interroger la compulsion, cet agir irrépressible, indépendamment de son ancrage nosographique traditionnel, que celui-ci penche du côté des TOC de la névrose obsessionnelle ou du côté des problématiques addictives propres aux états-limites. En isolant la compulsion des profils psychopathologiques auxquels elle est généralement associée, Vincent Estellon en renouvelle totalement l'approche au point de faire de l'agir compulsif l'un des troubles symptomatiques de notre post-modernité capitaliste avide d'immédiateté et de consommation.

Les questions liminaires de l'introduction ouvrent des possibles que le livre parcourt ensuite avec une détermination et une précision remarquables :
« Dans cette prise impliquant l'envahissement intrusif d'un territoire psycho-corporel, où est le sujet ? Où est l'objet ? Qui est l'envahisseur ? Qui est le résistant ? Où est l'enfant ? Où est l'adulte ? Peut-on entendre dans ce combat intérieur l'écho lointain d'une scène de ménage entre l'adulte et l'enfant ? ».

D'emblée, le conflit entre Œdipe et Narcisse, entre libido objectale et libido narcissique est posé : la part narcissique de la crise compulsive est ce qui rend son traitement analytique particulièrement épineux. D'emblée aussi, l'importance du corps est affirmée : la compulsion s'empare du corps pour le pousser à l'action dans une quête toujours plus éperdue que l'auteur nomme avec justesse des « extases négatives ».

Enfin, la situation anthropologique fondamentale, celle qui met en situation un adulte et un infans, forme le cadre d'une réflexion métapsychologique rigoureuse qui reconstruit l'histoire des folies compulsives à partir des aléas des relations précoces et de leurs destins cliniques.
Comme Catherine Chabert le note à juste titre dans sa préface, l'ouvrage « porte sur la psychopathologie des limites, comprises d'emblée dans une dialectique qui en assure la valeur dynamique, et non comme un état qui viendrait désigner voire statuer l'identité d'un sujet ». En effet, tout est dynamisme, mouvement, plasticité, rebond dans la pensée de Vincent Estellon. Aucune lourdeur, aucune rigidité, aucune normativité. Son écriture, légère et agile comme un chat, bondit d'une idée à une autre sans effort, pleine d'une insatiable curiosité et d'une belle audace théorique et clinique.
Ainsi n'hésite-t-il pas à mettre en scène en le théâtralisant le conflit qui se noue entre les instances topiques au cœur du rituel obsessionnel compulsif :
« Surinvesti et sur-érotisé dans les périodes de la vie quotidienne, cette part essentielle de l'efficacité de l'administration du Moi se voit ici non seulement disqualifiée mais également humiliée : "Toi qui croyais tout maîtriser, tout gouverner, tout administrer, te voilà spectateur de ton propre impouvoir (…) Tu n'as cessé de refuser le plaisir de la sexualité ? Hé bien tu vas jouir, la sexualité vengeresse va venir envahir tes portes, tes verrous, tes objets inanimés". Le Moi impuissant, est devenu l'otage d'une scène de ménage entre le Ça et le Surmoi, à cette différence près que pour parvenir à ses fins, le Ça s'est déguisé en Surmoi ». Cet art du dialogue, de l'image oude la mise en scène n'est jamais chez l'auteur illustration ou prélude à la construction théorique conceptuelle. Il s'agit toujours au contraire de chercher d'autres voies pour appréhender et rendre compte de la complexité psychique. Avec par moments un tranchant que seul l'humour autorise : « On entend souvent qu'obsédé et hystérique font bon ménage. Peut-être parce que l'hystérique dit tout haut son insatisfaction, poussant l'obses-sionnel(le) à faire plus encore pour qu'il/elle se taise ».

Que se passe-t-il dans la tête de l'homme qui va vérifier 30 fois s'il a bien fermé le gaz ? Ou chez cette femme qui vérifie plus de 20 fois si elle a bien fermé la porte à clef ? Vincent Estellon nous livre une belle analyse phénoménologique des crises compulsives de l'obsédé. Dans les deux cas, écrit-il, il s'agit bien de « retourner voir », et « pourquoi faut-il toujours retourner voir sinon pour s'assurer que rien n'a bougé ? ». Le roc du féminin et l'angoisse de castration qui lui est associée seraient-ils au fondement de l'arsenal défensif obsessionnel ? Avec Glenn Gould, ce grand artiste qui le « travaille » et le met au travail depuis longtemps, Vincent Estellon pousse l'analyse encore plus loin, jusqu'à la folie que le tabou du toucher incarne dans sa version systématique et totalitaire : « En voulant s'étendre dans et par le piano, le corps ne serait-il pas lui-même pénétré par la machinerie de l'instrument ? Aux prises avec cette expérimentation sensorielle compulsive, Glenn Gould semble se dédoubler pour devenir à la fois témoin inquiet et acteur redoutable dans cette dislocation corps/esprit ».

Car dans la crise compulsive se révèle la dimension fondamen-talement narcissique, voire autistique, du rituel obsessionnel : « Les plis et replis de la pensée obsessionnelle peuvent se lire comme un moyen singulier – symptomatique – d'être contenu par un plaisir d'auto-fonctionnement faisant office de barrière de contact contre le monde de l'autre. L'emballement autocratique de cette activité de pensée peut ainsi apparaître sous l'angle féroce des visées anti-objectales de la libido narcissique ».

Le tableau de Magritte Les Jours gigantesques orne la couverture des Folies compulsives : une femme nue au corps colossal tente d'éloigner d'elle dans un intense mouvement de répulsion un homme qui la touche, semble vouloir la violer. Elle veut le repousser mais elle ne le peut pas : il fait partie d'elle, de son corps. Elle est en réalité le violeur et la violée, le bourreau et la victime, semblable à l'hystérique de Freud qui, dans sa crise convulsive, « tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme) ». Saisissante et magnifique image de cet ennemi intérieur qui nous assaille et dont on ne saurait venir à bout, ce tableau, parce qu'il « touche au corps », est indiciel de ce que l'auteur repère comme l'un des fantasmes commandant l'activité compulsive : « Le renversement de la passivité originelle en "activité" compulsive peut être entendu comme une confusion de deux ordres. En me commandant moi-même, je deviens actif, sauf que la partie qui s'y soumet est passive ».

À partir des agirs compulsifs de certains patients limites, Vincent Estellon développe ce qui constitue sans doute l'un des apports les plus originaux de l'ouvrage, le rôle de l'oralité et de l'analité, voire de « l'oranalité » dans la symptomatologie compulsive. Les cas cliniques dessinent une cartographie ultra-contemporaine des troubles de la subjectivation : Fabrice, patient aux multiples addictions « pharmacien de lui-même », se définissant comme un « trou sur pattes » et engloutissant chaque nuit des pénis anonymes ; Gaël, patient séropositif adepte du *barebacking* (rapports sexuels volontairement non protégés) dont les activités sexuelles, souvent accompli sous drogues, est « le seul sport » ; Jules, patient toxicomane aux deux visages, élégant dandy côté pile et « Jules cendrier », hâve et hagard, côté face. Les cures analytiques de ces patients, superbement restituées, mettent en évidence le rôle central d'un « axe bouche-anus » qu'il faudrait sans arrêt combler, boucher, dans une activité qui certes déjoue la castration et la peur du vide, mais qui fait surtout du pénis fétichisé le seul rempart contre une passivité originelle offerte à l'emprise et à la destructivité : « Chaque frustration rencontrée dans la vie nécessite l'incorporation urgente orale du pénis réparateur, après quoi, les tensions s'apaisent pour un temps jusqu'à la survenue envahissante du prochain sentiment de vide. La libido orale apparaît comme prédominante, compulsive, inlassable, et inévitablement insatisfaisante ».

La mise au jour de ces fantasmes organisateurs passe toujours par l'analyse des enjeux transférentiels propres à chaque cure et il y a chez l'auteur une étonnante sincérité, notamment dans l'analyse des ressentis contre-transférentiels de l'analyste aux prises avec des patients limites : « Je ne parvenais plus à écouter, peut-être parce qu'elle donnait trop à voir, son discours étant

saturé d’images porno-graphiques les plus crues. Je me vivais comme enfermé, prisonnier d’une écoute forcée qui semblait confisquer mon activité associative, comme mis en veille de ma sensibilité ou de ma capacité à entendre avec l’impression d’être absent à moi-même. Souvent, après ces séances, j’étais accablé d’une sensation de pesanteur massive, comme si mon corps était endolori après avoir subi un choc, incapable d’articuler un mot, avec parfois une boule dans la gorge ou dans le ventre ».
Très attentif à ses propres sensations contre-transférentielles comme à celles de ses patients, Vincent Estellon accepte d’entendre ces folies du corps que sont les compulsions, quand il faut sans relâche « gesticuler dans le vide, toucher, ordonner, nettoyer, fermer/ouvrir, se laver, se scarifier, s’automutiler, suçoter, se remplir/se vider ». Au sein de tous ces agirs, il note la soumission du corps à l’empire des pulsions partielles dans une « dynamique auto-érotique régressive » qui refuse la suprématie de la génitalité. C’est finalement la place accordée ou plutôt refusée à l’objet qui sera le gradient de l’agir compulsif, jusqu’au paradoxe qui voit chez le *sex-addict* un phobique de la sexualité : « Pris dans l’idéal narcissique du “je peux tout tout seul“, le *sex-addict* ne veut rien savoir de l’autre sinon d’en tirer quelques sensations. Organes, peaux, corps coupés de leur histoire, des rencontres deshumanisées lui suffisent ».

Il y a chez cet auteur une réelle ouverture au nouveau dans la clinique et dans la théorie. Cette curiosité insatiable trouve dans la création artistique une infinité de formes inédites susceptibles de poser les linéaments d’un sens qui reste toujours ouvert, dans le refus d’un savoir clos et totalisant. Le cinéma, la littérature, la musique sont, comme les patients, des interlocuteurs pour penser l’impensable, pour tenter de saisir ce qui se dérobe. Son livre déborde d’hypothèses, de constructions, de remarques, voire de prises de position ouvertement polémiques. Vincent Estellon n’a pas peur de penser et n’a pas peur de ce qu’il pense. Il est libre, autant qu’on peut l’être.